

Kobayashi Issa et la satire sociale dans la culture populaire du Japon au XIX^e siècle

De son vivant, KOBAYASHI Issa (1763-1828) était déjà considéré comme un poète anticonformiste. S'il figurait souvent aux premières places du "classement officiel des poètes de haïkai de l'est du Japon" (*higashi nihon haijin banzuke*), cette renommée ne provenait nullement de relations dans le monde des lettres, mais de l'originalité de son style dit "campagnard" (*inaka-tai*). Cependant, il ne réussit jamais à s'installer comme maître de haïkai – le terme "haïku" n'existait pas encore à l'époque – à la capitale du Shōgunat, Edo – l'actuelle Tokyo. Justement parce qu'il appartenait à la classe paysanne, et qu'il était pratiquement impossible de changer de classe dans le Japon féodal. Qui plus est, Issa se permettait souvent de remettre en cause les conventions et la hiérarchie des maîtres de haïkai... Tout ceci l'empêcha d'intégrer une "profession littéraire" très fermée et très lucrative. À l'âge de cinquante ans, il décida de mettre fin à trente-cinq années de "vie de bohème" à Edo, retourna dans les montagnes de son pays natal de Shinano – l'actuel département de Nagano – et réussit enfin à rassembler quelques dizaines de disciples pour créer une école de haïkai provinciale. Après sa mort à l'âge de soixante-cinq ans, on l'oublia presque totalement pendant quatre-vingts ans.

Issa fut redécouvert fortuitement en 1897, grâce à un ouvrage intitulé *Haijin Issa* (Éditions Sanshōdō, Tokyo), publié par des chercheurs originaires de Nagano, avec une postface élogieuse du grand renovateur de la poésie japonaise moderne, MASAOKA Shiki (1867-1902). La redécouverte d'Issa par Shiki a quelque chose de miraculeux et d'indispensable à la fois – peut-être comme la redécouverte de Bach par Mendelssohn un demi-siècle plus tôt en Allemagne. Shiki, subjugué, écrit : "*L'originalité d'Issa réside principalement en trois points : le comique, la satire et la compassion. En particulier le comique est une veine n'appartenant qu'à lui. On a beau chercher dans les siècles d'histoire du haïku, chez aucun autre auteur on ne trouve une plume aussi spirituelle*". Ainsi, celui qui est aujourd'hui considéré, avec Bashō et Buson, comme l'un des trois grands maîtres du haïkai classique, doit sa "renaissance" à une phrase de postface ! Sans doute le jugement de Shiki insiste un peu trop sur la dimension comique. Chez Issa, le comique est utilisé comme une sorte d'épice qui relève le goût, tour à tour, d'une satire capiteuse ou d'un sentiment de compassion profonde. Par exemple :

Prenez pitié de lui,
Il vous fera une fiente,
Le petit moineau ! (1824)
慈悲すれば糞をする也雀の子 (文政七年)

Ce haïku est-il simplement un trait d'esprit, de veine passablement scatologique ? Non, surtout

si l'on se souvient que, dans toute son œuvre, Issa avait pour habitude de se comparer à un moineau. Voici ce qu'il nous dit en vérité : “Chers puissants du monde des humains, vous pouvez maintenant ressentir quelque pitié face au vieux poète que je suis devenu... Mais de moi vous n'obtiendrez rien d'autre que ce que fait tout être vivant, comme ce petit piaf : quelques excréments !”. Dans ce haïku on pourrait voir une aimable compassion pour un animal faible, alors qu'en fait Issa se moque justement de la compassion facile et mièvre des puissants envers les humbles. Le comique et la compassion sont au service d'une satire profondément humaine.

Malheureusement, même si l'œuvre d'Issa est abondamment enseignée dans les écoles japonaises, on y parle toujours de son sens de l'humour et de sa compassion pour les faibles, mais on oublie souvent de préciser que le poète rebelle était aussi un ennemi déclaré des puissants. Par exemple, dans tous les manuels scolaires figure le célèbre :

Grenouille efflanquée,
Ne capitule pas, car
Issa se tient là ! (1816)
瘦蛙まけるな一茶是に有 (文化十三年)

On y insiste volontiers sur la compassion du poète envers un petit animal. On explique parfois le contexte : Issa assistait à une “bataille de grenouilles” (*kaeru gassen*), au cours de laquelle on s'amuse à précipiter plusieurs mâles – plus ou moins “efflanqués” - sur une seule femelle, afin de voir lequel aura la chance de copuler le premier, et de laisser ainsi une descendance. Mais le suc de ce haïku, c'est en fait le niveau de langue, intraduisible en français, des cinq dernières syllabes : *Kore ni ari*. Il s'agit d'une expression rare, signifiant “se tenir là” dans un contexte bien particulier : elle est propre aux militaires et aux seigneurs de guerre, reprise dans les romans épiques classiques (*gundan*). Devant le ridicule de ce combat arrangé par les hommes, Issa prend partie pour le mâle le plus maigre, et se moque au passage du langage militaire en l'appliquant à une pauvre grenouille ! Il faudrait expliquer aussi qu'Issa était devenu père pour la première fois une semaine avant cette composition, et que son fils, rachitique, n'était pas bien-portant – il mourra un mois plus tard sans raison... Pourtant, dans les manuels scolaires japonais, pas un mot sur la parodie du langage militaire, pas une explication sur le sens profond, tragi-comique, qui sourd de ces vers en apparence badins.

Un autre haïku sur la caste militaire, les *bushi* - ces guerriers au service de l'État :

Quartier militaire -
Ici, même pour arroser,
On arrose carré ! (1822)
武士町や四角四面に水を蒔く (文政五年)

Au Japon, au plus chaud de l'été, un usage raffiné (*mizu maki*) consiste à arroser généreusement, par d'amples gestes, les cours et les jardins juste avant l'arrivée d'un convive afin de rafraîchir agréablement l'air ambiant. Mais, dans les quartiers militaires d'Edo – allez

savoir pourquoi ? - il semble qu'on se piquait de pratiquer le *mizu-maki* en suivant des lignes bien définies par les supérieurs hiérarchiques. On imagine Issa s'esclaffant au coin d'une rue de la capitale ! Enseignez ce haïku dans une école primaire ou secondaire, et vous trouverez sûrement un élève pour commenter en riant : “À toutes les époques, c'est pareil, les militaires aiment tellement l'autorité qu'ils feraient n'importe quoi pour leurs supérieurs !” Et, peut-être même, certains élèves en profiteront pour réfléchir au problème de la remilitarisation dans le monde ces dernières années, au Japon comme ailleurs...

Avoir ou non une conscience citoyenne, cela dépend souvent des premières années de la vie. Pour ce qui est d'Issa, l'école de la vie lui fournit très tôt matière à réflexion. D'abord, il perdit sa mère à l'âge de trois ans, et dut endurer la discrimination dont souffraient les orphelins dans le Japon d'une époque très marquée par l'idéologie confucianiste. Dans le recueil de prose poétique (*haibun*) intitulé “Mon printemps” (*Oraga haru*, 1819), Issa se souvient de son enfance, quand il se prénomait encore “Yatarō” : “*Les autres enfants me répétaient cette chanson : “Le gosse orphelin, chacun le connaît bien, il doit rester à l'ombre, là sur le perron, et se mordre les ongles !”, et moi, je me sentais si seul. Je n'avais presque aucun ami, je passais de longues journées accroupi au fond des champs, caché à l'ombre de quelque tas de bûches ou de chaume. C'est triste à dire, mais je me faisais pitié à moi-même.*

Viens donc t'amuser,

Petit moineau, toi qui es

Orphelin comme moi ! Yatarō, à l'âge de six ans”

「親のない子はどこでも知れる、爪を唾（くわ）へて門に立（たつ）」と子どもらに唄はるゝも心細く、大かたの人交（まじわ）りもせずして、うらの畠に木・萱など積たる片陰に跼（かがま）りて、長の日をくらしぬ。我身ながらも哀也けり。

我と来て遊べや親のない雀 六才弥太郎

『おらが春』（文政二年）

Puis ce fut l'adolescence. Issa, qui relate avoir été régulièrement maltraité par sa belle-mère, la seconde femme de son père, est sommé de quitter le domicile familial pour mettre fin aux disputes incessantes. À l'âge de quatorze ans, il part se louer comme domestique à Edo, ce que faisaient parfois les cadets ou les benjamins des familles paysannes les plus pauvres – lui était pourtant l'aîné d'une famille de paysans propriétaires. À Edo, comme tous les domestiques provinciaux, il est l'objet de moqueries quotidiennes.

Fin du printemps...

Même le revendeur de fripes

Me regarde avec mépris ! (1798-1800 ?)

行春や我を見たをす古着買 (寛政年間)

Il mène alors une vie sans doute très précaire, dont nous avons gardé peu de traces.

Issa a toujours désiré étudier la littérature. Or, vers sa vingtième année, son patron du moment, le marchand d'huile ŌKAWA Ryūsa, l'autorise à assister aux réunions poétiques (*kukai*) qu'il organise chez lui. On y pratique le genre littéraire majeur de l'époque : le haïkaï,

selon les préceptes du *Katsushika-ha*, l'école la plus ouverte au nouveau style “campagnard” (*inaka-tai*), dont nous avons déjà parlé plus haut. Pour Issa, ce style n'a rien de feint : il connaît tout de la campagne. Très travailleur, il est remarqué, puis nommé à l'âge de vingt-huit ans *shuhitsu*, c'est-à-dire bras-droit du maître de l'école. Après sept années sur les routes de l'ouest et du sud du Japon afin de faire ses visites aux principaux poètes de l'archipel, il retourne à Edo, sûr de remplir toutes les conditions pour être nommé maître de haïkaï. Effectivement on le nomme en bonne et due forme “Maître de l'Ermitage de Niroku” (*Nirokuanju*)... Mais ses confrères se gardent bien de le prévenir : un maître de haïkaï appartenant à la classe paysanne, cela ne s'est jamais vu à la capitale. Il n'a aucune chance de réunir assez de disciples riches et puissants pour vivre de son art. Six mois plus tard, désespéré, Issa abandonne totalement son activité de maître de haïkaï.

Mendier n'est toléré
Qu'en dehors de la capitale !
Ô lune estivale... (1803)
乞食せば都の外よ夏の月 (享和三年)

Issa est las de cette métropole grouillante de plus d'un million d'âmes, où la naissance et l'argent priment sur le talent. La même année, son père décède subitement du typhus, en demandant sur son lit de mort que ses deux fils se partagent équitablement les terres de l'exploitation familiale. Issa, au chevet du père agonisant, décide de rentrer définitivement au pays. Il lui fait la promesse qu'il sera fidèle à sa condition de paysan et fondera une famille (c.f. le *Journal des derniers jours de mon père*, Éditions Pippa, Paris, 2014). Mais juste après les funérailles, la belle-mère et le demi-frère d'Issa lui refusent tout droit de succession, prétextant qu'il est à présent un riche maître de haïkaï – en fait Issa n'a alors ni bien ni revenu. Il faudra dix années d'âpres négociations pour que la volonté du père soit respectée, permettant au poète de retrouver enfin sa maison natale en 1812, à l'âge de cinquante ans. La maison et les quelques terres seront précautionneusement divisées en deux, de sorte d'éviter toute nouvelle dispute avec la belle-famille. Durant ces années douloureuses, la conscience sociale d'Issa s'approfondit encore, d'autant plus que le contexte économique du Japon est instable. En 1809, une importante jacquerie éclate dans le sud du pays de Shinano, à Iida. Des milliers de paysans affamés pillent les réserves du seigneur local et du percepteur du Shōgunat. Issa, qui n'est pas encore rentré au pays, semble préoccupé par cette situation : on retrouve une dizaine de haïkus sur le sujet dans son journal poétique.

Un vent de révolte
Susurre dans les ramures...
Volent les lucioles ! (1809)
そよ ~ と世直し風やとぶ蛍 (文化六年)

Michio AOKI, dans son ouvrage *Kobayashi Issa – Un maître de haïkaï témoin de son époque* (*Kobayashi Issa - jidai wo yonda haikaishi*, Iwanami shinsho, 2013), montre qu'en ce début

du XIXe siècle japonais, on voit se développer parmi les classes populaires un mouvement de contestation des fondements économiques et sociaux de la société (idéal du *yo-naoshi* ou “changer le monde”) : *“Il suffisait que les récoltes soient un peu plus mauvaises que d'habitude, et la montée du prix du riz causait immédiatement des famines. Les classes les plus pauvres, au bord de l'agonie, réclamaient en vain une baisse du prix du riz, et certains menaient des actions de destruction de biens appartenant aux marchands les plus immoraux. Ces marchands étaient connus pour acheter de façon massive des stocks de riz afin de faire monter encore les prix. Les jacqueries et les émeutes violentes devinrent courantes ; la société était de plus en plus instable”*. Cette situation nous rappelle d'ailleurs les problèmes de l'économie mondiale actuelle, avec la priorité accordée aux profits financiers sur les revenus du travail dont dépendent les classes les plus pauvres. Au Japon, dès la fin de l'époque féodale, il existait donc un système pré-capitaliste dans lequel, tout comme aujourd'hui, les denrées alimentaires étaient la proie des spéculateurs, ce qui causait, pour assurer les profits des classes les plus aisées, d'innombrables morts par famine. Sur ce sujet encore, Issa nous a laissé des haïkus satiriques d'une étonnante modernité :

Ô Pays du Levant,
 Ô printemps à la gloire de l'Empereur !
 L'argent enfante l'argent... (1824)
 日の本や金も子をうむ御代の春 (文政七年)

L'année qui suit son retour au pays, en novembre 1813, une autre émeute éclate dans l'actuelle ville de Nagano, tout près du temple Zenkōji, à une vingtaine de kilomètres du village d'Issa. Le poète, qui se trouvait justement chez un de ses disciples à deux pas du centre de la révolte, prend immédiatement partie pour le peuple et accuse sans détour les classes dominantes : *“Il ne s'agit pas simplement de voleurs qui se seraient emparés du bien d'autrui, ni même d'un désir de nuire, à cause d'une quelconque rancœur envers une personne en particulier. En fait, de tels malheurs se produisent parce que, dans un monde déjà mal fait, des espèces de puissants maléfiques créent encore plus de désordre. Il faut absolument prendre à cœur ce problème”*.

これ単に宝をうばう (ふ) 盗人にもあらず、又遺恨をふくみて人を害するにあらず。
 かゝる災の起こりたるは、世のさまの悪しければ、魔王のたぐひの、ことさら世をみ
 だらんとて、かくは起りつらん。よく ~ 心すべき事になん。
 (「七番日記」、文化十年十月)

À ce moment de sa vie, Issa, après cinquante années de précarité et de souffrance sociale, prend pleinement conscience que les malheurs de son époque proviennent d'un système inégalitaire de classes et de castes imposé par les puissants. La société japonaise était alors divisée en quatre classes totalement figées (les samourais, les marchands, les artisans et les paysans) et une caste de “parias” au sens propre du terme (l'équivalent des intouchables en Inde, appelés *eta* ou *hinin* – les “non-humains”).

Vive la nouvelle année !
Même aux portes des parias
Fleurissent les pruniers. (1818)
正月やゑたの玄関も梅の花 (文政元年)

Jusqu'à sa mort à l'âge de soixante-cinq ans, tout en vivant de ses terres et de quelques aides provenant de ses disciples, il continuera de pourfendre l'orgueil des hommes de pouvoir, l'hypocrisie des responsables religieux, de critiquer le matérialisme de ce monde et de tourner en dérision la suffisance des citadins. Même dans le Japon contemporain, peu de citoyens auraient le courage de s'exprimer avec tant de liberté :

Belles pivoines !
Dans ce temple où l'on sait
Si bien gagner ses deniers... (1825)
金まうけ上手な寺のぼたん哉 (文政八年)

Grand Seigneur trempé,
Passez !... Moi, les pieds au chaud,
Je vous contemple. (1820)
ずぶ濡の大名を見る炬燵哉 (文政三年)

À la lecture du premier haïku “Belles pivoines !”, il semble incroyable, pour qui connaît le côté très “consensuel” de la société japonaise aujourd'hui encore, qu'Issa ait pu critiquer aussi ouvertement la vénalité de certains temples bouddhistes, alors qu'il vivait lui-même dans une région, le nord du département de Nagano, où la principale ressource économique a toujours été le temple millénaire Zenkōji, haut lieu de pèlerinage. Cependant, la juxtaposition de ce sujet très prosaïque et socialement délicat avec l'image des pivoines - pureté inattendue, confère au verset une résonance raffinée, voire nostalgique. Chez Issa, le lien entre les deux images d'un haïku est un lien “par l'émotion” (*yojō-zuke*), jamais un lien purement intellectuel - comme c'est le cas dans les senryū, ce genre de versets humoristiques né à la fin du XVIIIe siècle. Les haïkus satiriques d'Issa sont bien de véritables haïkus – de l'art du *haikai no hokku* – et non pas de simples jeux de l'esprit comme les senryū (D'ailleurs, définir lesdits senryū comme des “haïkus satiriques”, à l'instar de certains japonologues occidentaux peu scrupuleux, aboutit à une dévalorisation du haïku en tant qu'art littéraire, due à un contre-sens total d'un point de vue historique et stylistique. Au Japon, les auteurs de haïkus ne sont pas auteurs de senryū, et *vice versa*.). Revenons au second haïku cité ci-dessus : “Grand Seigneur trempé...” ! Dans le deuxième vers, par “Moi, les pieds au chaud” nous avons traduit le terme *kotatsu*, sorte de chaufferette pour les pieds typiquement japonaise, qui symbolise la chaleur familiale en hiver. Quelle inventivité, quelle liberté de point de vue, d'associer à cette douce image celle d'un “seigneur trempé” qui passe au loin, contraint d'aller sous la pluie jusqu'à la capitale pour prêter allégeance au Shōgun ! Et quelle intrépidité aussi ! Tous les commentateurs japonais s'accordent sur un point : si, par malheur, un fonctionnaire du

Shōgunat était tombé sur ce haïku, Issa aurait eu à répondre d'un "crime de manque de respect envers un personnage public" (*bujokuzai*). On a beau chercher dans toute la littérature de l'époque, même dans les senryū ou les textes des conteurs de *rakugo*, on ne trouvera que très rarement une telle description sans ambiguïté d'un personnage puissant dans une situation ridicule. Pourtant à peu près à la même époque en Europe, des auteurs comme Voltaire ou Rousseau ne se privaient pas de tourner en dérision la puissance séculière des religieux, les superstitions, les privilèges, tandis que le système féodal des classes sociales commençait à se fissurer. On est en droit de penser que dans le Japon du début du XIXe siècle aussi, si un certain nombre d'hommes de lettres courageux comme Issa avaient exprimé leurs idées, si ces idées s'étaient répandues dans toute la société, alors une sorte de "révolution populaire japonaise" se serait peut-être produite. On connaît d'ailleurs un philosophe japonais, ANDŌ Shōeki (1703-1762), qui trois générations avant Issa prônait déjà une société sans classes et sans discriminations, mais celui-ci fut contraint par le Shōgunat de regagner sa province pour mourir dans la misère. Un demi-siècle après la mort d'Issa, l'Empereur abolit le Shōgunat et créa un Empire moderne inspiré des nations occidentales, mais force est de constater que cette "Restauration de Meiji" était une "révolution par le haut", qu'elle ne changeait en rien les privilèges des classes dominantes – excepté pour quelques samourais bannis. À toutes les époques et partout dans le monde, une société démocratique doit être construite par et pour le peuple, faute de quoi elle risque de perdre ses fondements, sa légitimité, et de régresser avec le temps. C'est pourquoi, aujourd'hui plus que jamais, le regard aiguisé du poète-paysan Issa, son "bon sens critique" quasi primitif, peut revitaliser nos sociétés, en nous plongeant aux sources d'une littérature à la fois satirique et humaniste. Le refus de l'auto-censure, le courage de s'exprimer, le désir de lire et de parler autour de soi, voici ce qui permet à une société d'être un peu plus humaine chaque jour. En ces temps de recul de la démocratie partout dans le monde, il est important de lire et de relire Issa.

Quand nous aurons changé le monde,

Même les lucioles

Brilleront plus fort ! (1825)

世が直るなほるとでかい蛍かな (文政八年)

Laurent MABESOONE

Chargé de cours à l'université Shinshu